

Les rôles du troisième âge :

Un indicateur socioculturel d'efficacité

Yves Pélitier

Il n'y a pas si longtemps, le problème de l'âge ne se posait pour les groupes humains qu'à propos de l'enfance. Au-delà, pourrait-on dire, le problème n'était plus posé qu'au niveau individuel ou familial : il suffisait, au fond, de laisser s'accomplir le temps de vie tel que l'imagerie naïve de la pyramide des âges l'avait popularisé. Le vieillissement alors s'intégrait dans un schéma assez simple, avec un désir évident d'établir une compensation entre les pertes et les avantages qu'il procurait.

Nous nous en souvenons encore, bien qu'une telle symétrie ait aujourd'hui disparu de nos sociétés industrielles, du côté des pertes, les cultures traditionnelles énuméraient (et énumèrent encore) : 1) le déclin des forces physiques, 2) la diminution de capacité génésique, 3) la perte du pouvoir et, du côté des gains cette fois : 1) le développement de la sagesse, 2) l'augmentation de la capacité éducative, 3) le respect.

Méfions-nous cependant de ce genre de simplifications dès lors qu'on les fait pour d'autres systèmes culturels que le sien ou pour notre passé : de fait, il convient

bien de rappeler qu'évidemment les cultures traditionnelles n'ignorent pas que *vieillesse et sagesse ne sont pas obligatoirement associées* et que la vertu éducative dépend plus en réalité de la personnalité que de l'âge, etc. Néanmoins, d'une manière approximative mais suffisante, ce schéma convient à la plupart des situations envisagées par une société traditionnelle dans la mesure où il fournit effectivement à chacun un code de conduites, un répertoire d'attitudes et un ensemble de prescriptions assignant à l'individu son rôle et son statut.

Dans ce qui suit, nous allons d'ailleurs être amenés à voir que ce qui différencie essentiellement les cultures traditionnelles des sociétés industrielles modernes n'est pas tant le rôle exact attribué par ces cultures aux personnes âgées que le fait que l'une d'entre elles réserve un rôle - quel qu'il soit - à ces personnes, et l'autre, non.

Ce qui fait en effet problème dans les sociétés issues des révolutions industrielle, technologique et scientifique est justement la remise en cause des statuts et des rôles entraînant un désarroi, une anomie et une perte des codes. Cela vaut sans doute pour tous les âges, il est vrai, mais deux classes semblent être particulièrement atteintes : les jeunes adultes et les âgés dits tertiaires. Indiquons tout de suite ce qu'ils ont en commun et qui se traduit dans ces sociétés par une situation d'inconfort : tout comme l'âgé tertiaire, le jeune adulte se trouve être en transition, descendante pour l'un et ascendante pour l'autre par rapport à l'adulte établi solidement au centre de référence. Or, on le sait, ne disposant plus des cheminements, des étapes et des rituels d'initiation, d'affiliation ou de validation, nos sociétés contemporaines ont en général beaucoup de difficultés à définir toute situation transitionnelle; ce qui rend d'autant plus inconfortable la situation de ces deux groupes d'individus. Assurément, pour le jeune, dispose-t-

on encore de la guidance scolaire et du parcours de la formation. Mais faut-il ajouter que guidance et formation du jeune concernent surtout sa vie intellectuelle, très peu sa vie physique et pas du tout sa vie affective et morale ?

Pour l'âgé, rien de tel n'existe. Avec l'aide de la famille, lorsque celle-ci existe, l'appui très mesuré du groupe social, il doit se situer seul dans une société qui, pour des raisons bien connues, a au contraire tendance à dévaloriser l'âgé perçu comme non productif et dont la valeur d'expert - valeur compensatoire attribuée aux personnes âgées par les sociétés traditionnelles - est elle-même contestée au nom du progrès et de l'usure rapide des connaissances techniques qui en est la conséquence.

Pourtant, l'explosion démographique et l'accroissement de la longévité risquant de poser partout, quoiqu'avec des décalages entre les diverses parties du monde, de semblables problèmes, il faudra bien répondre à cette situation par une politique cohérente et prospective des âgés. Nous tenterons ici d'envisager comment.

Qu'est-ce qu'un âgé ?

Afin de mieux définir l'objet de cette étude, il nous faut d'abord affiner nos instruments d'analyse et reprendre quelques définitions.

En tout premier lieu, nous abandonnerons la notion de "troisième âge". Elle est trop imprécise et, d'ailleurs, se modifie avec la longévité et le contexte culturel. Historiquement, le cycle de la vie était constitué de trois périodes : celles de l'enfance et de la vieillesse, caractérisées par la faiblesse de l'individu et l'âge adulte, celui de la force, force de travail, force de procréation. Ce schéma s'est compliqué progressivement, comme l'a remarqué Philippe Ariès. L'enfant existe effectivement comme pivot du système familial, à partir de l'âge classique, peut-être quand la survie des plus petits a été

moins menacée : comment, sinon, dépenser un trésor d'amour pour un être dont l'espérance de vie était extrêmement réduite en fonction de la périnatalité ou des affections multiples de la petite enfance ?

L'adolescence, elle-même, a été prise en compte aux lisières du XX^e siècle. Sans doute, on la connaissait, mais on avait l'impression d'un passage brutal de l'enfance à l'âge adulte, c'est-à-dire celui des responsabilités de la nubilité, de la capacité à comprendre ou à réaliser. La notion même de jeunesse est récente. C'est fondamentalement l'après 1945 qui a posé les problèmes affectifs et sociaux de ces sujets sortis de l'adolescence mal intégrée dans le monde des adultes, et vivant leur propre existence souvent en marge de la société. A cet égard, le phénomène des toxicomanies a joué un rôle important pour la prise en compte des besoins des jeunes opposés à ceux des adultes.

L'étude des post-adultes ne fait que commencer. Fort est de constater qu'autour de la soixantaine et jusqu'au moins vers 65 ans, peut-être plus tard, existe une population de sujets dont les capacités et les possibilités physiques et mentales sont tout à fait semblables à celles de l'âge précédent, qui, ont sans doute les mêmes désirs mais qui, par contre, ont une réduction des statuts et des rôles. Cette seconde maturité pose le paradoxe d'un individu toujours apte à jouer son rôle social, sauf contraintes économiques ou administratives, et qui se trouve placé devant le problème d'une sorte de rejet hors de la société des actifs : il faut qu'il maintienne un niveau suffisant d'estime de soi. Il faut qu'il soit occupé, qu'il dispose de moyens économiques répondant à l'étage de ses besoins et de ses habitudes. Or, les sociétés actuelles n'ont pas vraiment trouvé de réponses, en dehors de propositions de bénévolat ou d'activités distractionnelles vraiment insuffisantes.

Ce que l'on pourrait considérer comme l'âge d'entrée dans le groupe des âgés débute plutôt à 65 ans et s'é-

tend jusqu'à 75 ans. Il est caractérisé, chez certains individus seulement, par une diminution des capacités de réponses à des demandes du milieu, en particulier quand l'intensité de l'effort et le temps pour l'accomplir sont très réglementés. Il y a aussi un aménagement des désirs permettant sans doute une acceptation meilleure que dans la période précédente des conditions nouvelles de vie. Tout ceci est d'ailleurs tout à fait relatif, et les facteurs de personnalité, il faut le dire et le répéter, ont bien plus d'importance que l'âge lui-même. Au-delà de 75 ans, le problème est réellement nouveau par rapport à tout ce qui a précédé. Tant du point de vue de la pathologie que des aspects psychologiques, l'"ancien" pose des problèmes tout à fait différents de ceux que l'on a vu émerger à partir de la seconde maturité et puisque, ainsi que nous le verrons dans ce numéro des Cahiers du MURS, la proportion de cette catégorie d'individus est et sera en nette augmentation, il convient d'en tenir compte et d'aborder les problèmes clairement.

Dans les cultures occidentales, être âgé c'était essentiellement ne pas travailler ; c'est-à-dire ne pas être productif pour le groupe. C'est d'ailleurs cet aspect économique qui a facilité l'assimilation entre l'âgé, le malade et l'handicapé. Mais que peut signifier une telle conception avec des pré-retraités tout juste quinquagénaires et qui ne répondent en rien à la définition d'un homme réduit dans ses capacités ? D'autre part, la ritualisation des périodes où il est normal d'avoir une profession et de celles du non-travail ont donné à l'âge chronologique une importance excessive. Or il n'y a pas réellement de "baromètre" biologique ou psychologique qui soit lié à l'âge psychologique ; il n'y a pas d'égalité dans les manières de vivre sa vieillesse, et chacun vieillit un peu comme il a vécu. Il ne faut donc plus accepter que les âges de la vie, dont l'origine dans la culture est évidente, délimite des territoires étanches de l'existence.

Il faudrait presque revoir le problème cas par cas et, même, envisager la nature des activités : un peintre nommé Picasso ou Cézanne a sans doute l'âge de ses artères ou de ses articulations, mais quel âge a-t-il lorsqu'il peint? Un homme politique peut être le père de la Victoire à l'âge où ses contemporains ne sont plus que des grands-pères. Il y a au fond une sorte d'injustice à affubler tous les âgés d'un stéréotype passe-partout qui prétendrait tout expliquer.

Les cohortes

D'une manière générale, il faut suivre les gérontologues qui se réfèrent de plus en plus à la notion de *cohorte* comme l'un des aspects de l'âge. Il s'agit de *l'ensemble des individus ayant approximativement la même date de naissance*. Par exemple, une cohorte se définira par la naissance autour des années 1900, et, en 1960, cette cohorte aura un *âge de développement* de 60 ans, mais ces sexagénaires auront un caractère particulier, qui tient à la cohorte elle-même dont ils sont issus. De fait, une cohorte ne peut pas être séparée de l'histoire du milieu éducatif et de la société. Ainsi, contrairement à une vision réductionniste, fondée sur simplement l'âge de développement, la cohorte permet de repérer des groupes qui sont forcément uniques. En effet, une cohorte est souvent différente en fonction de sa fragilité, suivant des habitudes malthusiennes ou natalistes, en fonction de l'âge au mariage, du niveau économique, du niveau éducatif. Sur ce dernier point, il est dit et redit que ce qui caractérise la cohorte des années 1940, c'est l'accès à un niveau d'études plus long, ce qui pose progressivement, et déjà dans certains pays, le problème d'une population âgée dont les aspirations sont le reflet d'une

fréquentation scolaire beaucoup plus longue.

A l'intérieur de chaque cohorte, il peut y avoir des différences qui tiennent à l'exposition aux événements, en particulier la guerre, les crises économiques. Il y a aussi des différences socio-économiques dont l'influence n'est pas négligeable. Les cohortes diffèrent aussi entre elles, en fonction de notions comme celles de positions dans la lignée familiale.

Il apparaît donc indispensable d'analyser, chaque fois, quelle est la position d'un âgé par rapport aux plus jeunes. Certains types de socialisation induisent des hiérarchies fondées sur l'âge. Pendant longtemps, les plus vieux étaient chargés d'enseigner les plus jeunes. Mais cette position d'expert est bien contestée avec les progrès des technologies. Il y a toute une dynamique du changement qui entraîne inévitablement un profond remaniement des rôles dans le lignage des âgés. Un sociologue américain, Karl Mannheim, considère l'importance de la conscience de générations, c'est-à-dire d'un sentiment d'identité lié finalement à la cohorte. Le philosophe espagnol, Ortega Y Gasset, a montré lui aussi l'importance des phénomènes de génération, avec toutes les différences qui peuvent exister en fonction des événements. Certaines générations ont une évolution très rapide en fonction de périodes de haute densité en événements : en dix ans, tout est changé, et ceux d'Avant sont différents de ceux d'Après. A d'autres moments, il y a stabilité, voire stagnation.

Malgré tout, il existe, dans les cohortes, une certaine tendance à l'uniformisation des points de vue, qui efface les différences individuelles. Cela est assez évident à l'égard des attitudes politiques étudiées de façon intéressée depuis longtemps : il s'agit moins de l'attitude des sexagénaires ou des septuagénaires que de la cohorte qui a connu la guerre de 1914 ou les guerres coloniales. Ces attitudes sont moins bien étudiées dans

des domaines qui, pourtant, ont une très grande importance, tels que la politique de soins. Il n'y a pourtant pas de doute qu'un jour ou l'autre il faudra tenir compte de l'impact de ces sensibilités différentielles de cohorte. En fait, à chaque génération, les individus, on le sait, sont confrontés avec toutes sortes de problèmes... Mais ce qui complique tous ces problèmes est qu'il sont envisagés à deux niveaux : un niveau microsociologique, par exemple le groupe familial, et un niveau macrosociologique, par exemple les problèmes de revenus. Aussi existe-t-il souvent un très grand fossé entre les évaluations gestionnaires des politiques, les stéréotypes utilisés, et les désirs et aspirations des intéressés.

Un acteur sans rôle

On pourrait définir la position de l'âgé dans la société comme celle d'un acteur sans rôle assigné. Cet acteur a joué sur la scène sociale mais, d'une manière ou d'une autre, il a perdu son "emploi" dans la grande pièce qui se joue autour de lui. Ces pertes de rôles sont d'ailleurs à étudier de façon différente en fonction du décor.

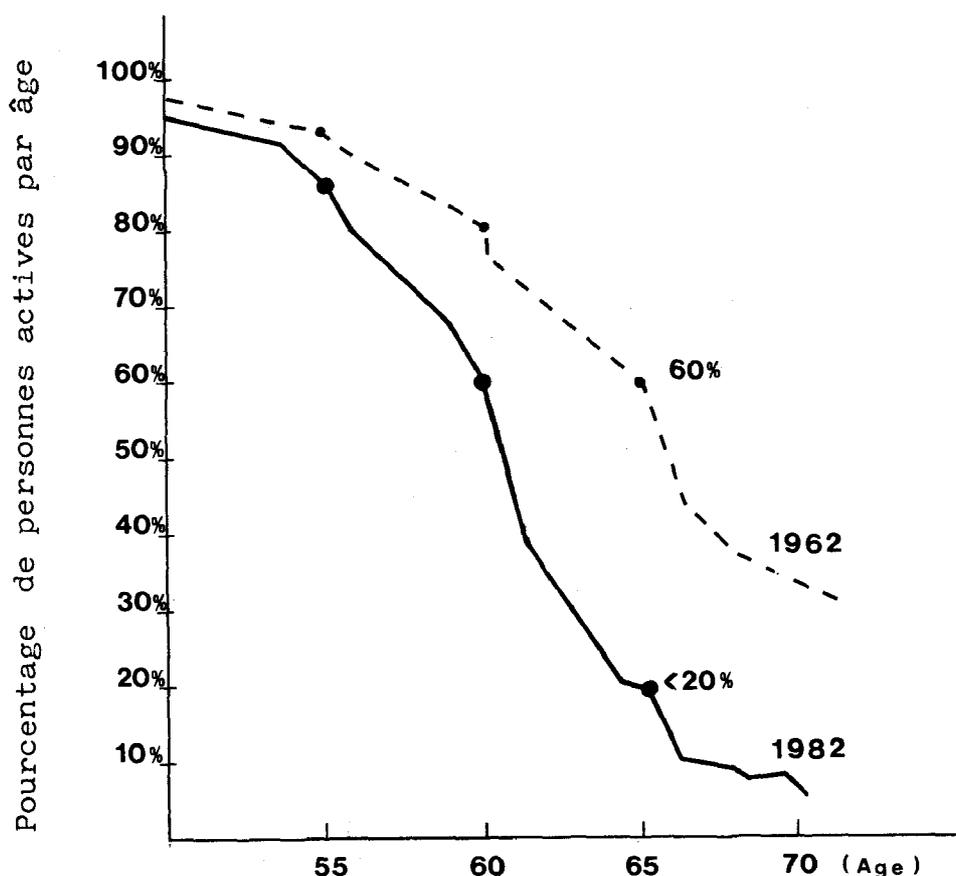
Dans les Institutions, il y a, en général, diminution ou disparition des rôles "forts". Ces rôles sont, souvent, liés à l'activité professionnelle. Ils comportaient donc un certain pouvoir sur les autres et une certaine position hiérarchique. Néanmoins, il peut arriver que se maintiennent certains rôles forts en dépit de l'âge : vie politique, affaires, professions libérales, métiers de création, artistes. Il y a parfois, aussi, maintien ou conquête de rôles de prestige : la retraite peut marquer, dans certains cas, l'entrée dans des sociétés, souvent des Académies. Sans doute, s'agit-il là de cas très peu nombreux mais qui montrent que certaines solutions sont possibles. Il y a d'ailleurs parfois ce que l'on

a étudié comme contradiction intra-statuaire. Par exemple, certains âgés subissent une perte de revenus qui, pour de multiples raisons, n'entraîne pas vraiment un changement de style de vie. Parfois, le prestige se maintient en dépit de la disparition d'une clientèle de subordonnés. Cet effritement de statut et des rôles peut atténuer la brutalité d'une rupture toujours mal perçue par les âgés.

Toutefois, nous devons être très inquiets devant le mouvement des sociétés modernes qui tendent à éliminer de plus en plus rapidement les âgés en fonction du seul critère de l'âge chronologique, afin de libérer des places pour les plus jeunes mais, surtout, dans le but d'utiliser les forces des individus au maximum de leur puissance. L'excuse du changement rapide des techniques sans nuance. Le résultat est justement la présence de plus en plus dense de ces acteurs sans rôle, qui n'ont même pas l'espérance de trouver un créneau social qui leur serait réservé. Pourtant, la chose est possible.

Pour une théorie des rôles vagues

Une certaine vision de la vie sociale nous trompe, celle-là même qui est fondée sur les Institutions, le formalisme et l'organisation. Or, jamais un organigramme n'a représenté une réalité. C'est la fiction qui assigne des places, élabore des cheminements hiérarchiques, mais la réalité est parfois bien différente. Le grand mérite du sociologue Georges Gurtych a été d'avoir insisté sur les aspects moins formalisés ou informels de la vie sociale, sur l'importance dans cette réalité sociale des papiers d'effervescence là où les pratiques comptent plus que les réglementations, quand la valeur individuelle s'impose par rapport à d'autres paramètres tels que le diplôme ou l'âge. Il ne s'agit pas des marges de la vie



Au recensement de 1982, la France comptait 54,3 millions d'habitants. 15,6 millions étaient des jeunes âgés de moins de 20 ans ; 31,2 millions, des adultes d'âge actif (entre 20 et 65 ans) et 7,5 millions, des personnes âgées de plus de 65 ans.

En 1982, donc, l'équilibre entre les actifs et les retraités est encore assuré, mais il est le résultat de forces contraires dont l'équilibre est lui-même fragile : d'un côté, en effet, il y a eu l'entrée massive des femmes sur le marché du travail depuis une dizaine d'années (elles sont 9,1 millions d'actives entre 20 et 65 ans) et, de l'autre, on a enregistré la baisse continue et rapide de l'âge de la retraite qu'illustre le graphique ci-dessus où sont comparées les proportions de personnes actives / ou retraitées aux recensements de 1962 et de 1982, âge par âge : en 1962, 60 % des personnes âgées de 64-65 ans étaient encore actives tandis qu'il en restait un peu moins de 20 % en 1982 ; le nombre total des actifs ayant été maintenu par l'entrée des femmes sur le marché du travail.

Mais la rupture d'équilibre peut se produire à l'aube du XXIème siècle, d'ici à vingt ans, lorsque les générations du baby boom de 1946-1950 arriveront à l'âge de la retraite (fixé à 60 ans). Dès lors, les facteurs

structurels, au lieu que de se compenser comme il en a été entre 1962 et 1982, joueront dans le même sens : croissance de la population des retraités à charge des actifs, et épuisement de la réserve "féminine" qui, déjà incluse parmi les actifs, ne pourra plus avoir l'effet précédent d'en venir gonfler l'effectif. Il faudra alors envisager, soit un retard de l'âge de la retraite (on observe déjà cette situation en Suède) - ce qui ne serait pas sans conséquences sur l'emploi - soit une diminution des pensions qui risque d'enfermer les retraités dans des ghettos : privés d'emploi, limités dans leurs ressources, ils risqueraient d'être ainsi mis à l'écart.

En réalité, il s'avère que nous demeurons encore tributaires de conceptions anciennes du travail, des capacités et de l'âge et, qu'en dehors de nets progrès technologiques qui auront tendance à les bouleverser, notre capacité à trouver des solutions sera fonction de nos capacités à changer ces conceptions. De fait, ce n'est pas tant le nombre de cotisants aux caisses de retraites (les actifs) qui détermine la valeur des pensions à verser aux retraités, que la richesse productive d'une nation et la répartition de ces richesses.

Dans ce sens, la technologie, qui a tendance à faire plafonner le nombre des actifs mais qui permet de multiplier la productivité individuelle, pourra s'avérer bénéfique à condition, toutefois, qu'elle soit accompagnée de conceptions sociales et économiques neuves répartissant différemment le temps de travail imparti à chaque individu et liant, par exemple, le régime des retraites, non pas aux seules cotisations versées par les personnes actives, mais également et surtout à la richesse productive et au capital global de chaque nation.

On le voit, l'effort à fournir est d'importance, d'autant qu'il est sans doute plus psychologique qu'économique et que, à part quelques organismes tels que l'ONU, l'INED ou le MURS où il a déjà donné lieu à de nombreux travaux, il n'en est pratiquement jamais fait mention.

Pourtant, les chiffres et les statistiques dont fait état ce numéro sont formels : c'est durant les vingt prochaines années que ce changement des conceptions socio-économiques devra avoir lieu et, dans cet effort, la prise de conscience de chacun pourra s'avérer d'un grand poids.

Hervé Le Bras et Erick Seinandre

sociale, mais souvent des foyers, où beaucoup de choses prennent naissance et s'activent.

Ainsi, dans une civilisation dominée par des techniques et des spécialités, il est certain que tout un savoir se démode et perd très vite en efficacité. Par contre, ce qu'apportent l'âge et l'expérience d'une vie ne peut résulter d'un autre type d'apprentissage : c'est un gain en universalité. Les cultures modernes ont besoin de plus en plus de cette ouverture. Le mouvement de retour à l'histoire "historienne", aux racines, n'est pas une simple mode mais exprime la déception de tous ceux qui ont cru qu'il suffisait d'avancer, de gaspiller et de créer du nouveau pour se sentir exister. Si l'âgé n'est pas ou n'est plus expert dans un domaine très précis, il acquiert un statut dans le champ beaucoup plus vaste de la vie. Or, jamais une connaissance fragmentaire, aussi poussée soit-elle, - celle de l'expert par exemple - n'acquiert sa pleine valeur si elle n'est pas réintégrée dans un champ plus vaste qui la justifie et la multiplie.

Une autre raison tient au caractère "pressé" de notre civilisation. On a pu parler de harcellement du temps, de la maladie temporelle. Il est vrai que les tâches à accomplir, les consignes à respecter, les trajets à parcourir monopolisent une grande partie de notre temps. Le temps de l'affectivité est mesuré, mais il est tout à fait nécessaire. L'indigence de ce que nous consacrons à la gratuité est déjà inquiétante, mais l'ordre affectif n'a rien à voir avec la gratitude. A ceux qui privilégient dans une culture ses aspects productifs et matériels, peut-être faudrait-il rappeler que la perte de l'âme (au sens le plus général) coûte cher, pour ne prendre que l'exemple des toxicomanies qui affectent les sociétés modernes là où elles ont le plus réussi, sans oublier bien sûr la multiplication des maladies nerveuses intitulées "crises d'identité psychique", tout autant liées à ces

à ces mêmes sociétés. (En France, cinq millions d'individus prennent chaque jour un médicament anxiolytique ou psychotrope).

Un exemple assez caractéristique des méfaits de la mauvaise répartition des temps, est dans le style même de la vie familiale contemporaine. Or, on voit la possibilité qu'a l'âge de venir au niveau familial colmater ces brèches. Sans doute, le rôle de la grand-mère, dans notre culture, est assez bien établi. Elle est à la fois porteuse des valeurs du passé, ce qui ne la qualifie pas spécialement auprès des plus jeunes, mais elle est aussi, très souvent, la représentante d'un monde éthique idéal, offrant au milieu de la bousculade et des conflits, l'image d'une sérénité avec des rappels au devoir qui ne peuvent laisser indifférent le groupe social.

En fait, il existe toute une série de rôles vagues, sans statut défini, mais dont l'efficacité ou le besoin n'est pas à mettre en doute. C'est, par exemple, le rôle moral établissant une sorte de magistrature, sans pouvoir, mais non sans influence. C'est le cas aussi des rôles lyriques dominés par le rappel des souvenirs, la saga familiale, l'insistance sur les valeurs affectives. Il y a sans doute des rôles plus flous, tels que celui de marqueur de temps, les individus apprenant ainsi, au contact des âgés, leur propre avenir*.

* On se souviendra à ce propos de l'équation désormais classique que Tchavdar Kuranov proposa lors du congrès UNESCO "Les Défis de l'An 2 000" :

$$\text{Futur} = \sum_m \frac{Pa}{m} \text{ (Passé)} + \sum_n \frac{Pr}{n} \text{ (Présent)} \text{ où } m < n,$$

et signifiant que le Futur est quelque chose ressemblant à la somme de beaucoup de Passé plus un peu de Présent.

Une politique de l'âge

En fait, si toute politique est risquée, une politique pour les âgés l'est d'autant plus que, du fait des pesanteurs administratives et financières, sa mise en place nécessite presque la durée d'une génération, ce qui fait que le décideur pourrait être finalement le consommateur de sa politique et, bien sûr, se poserait alors le problème du modèle auquel il se réfère. Si ce modèle est celui de son propre père ou de son grand-père, on voit que la politique est presque condamnée à être toujours en retard par rapport à la réalité des aspirations et des désirs puisque ceux-ci vont varier suivant les cohortes. Cette politique met en présence une quantité de facteurs dont la synthèse est difficile à faire. Les aspects économiques relèvent de la répartition des richesses d'une nation, ce qui implique donc des choix et, en particulier, la décision de ne pas considérer l'âgé comme un citoyen du passé. L'aspect politique proprement dit doit arbitrer des rapports de puissance desquels on doit prévoir les activités que l'on cède aux non-actifs. Ce n'est pas un problème nouveau, et l'histoire des relations entre hommes et femmes, avant l'accès de la femme au monde du travail, illustre cette extraordinaire suprématie des actifs par rapport aux autres ; c'est-à-dire à ceux dont, en fait, l'activité ne répond pas à une production sociale déterminée.

Mais les aspects psychologiques proprement dits vont finalement conditionner toute l'évolution de cette politique. Du côté des âgés, une meilleure auto-information pourrait inciter à leur reconnaître une meilleure place. Dans toute dialectique du maître et de l'esclave, il faut bien voir que la relation est d'abord fondée sur la complicité de l'esclave à son propre asservissement. De plus, l'autre versant psychologique est dans une meilleure acceptation sociale des âgés, ce qui relève, non

pas de la tolérance, mais d'une réelle solidarité. Le mot lui-même, en dépit de ses connotations désuètes, ne fait que rappeler l'importance de la réciprocité comme fondement de tout système social. L'âgé peut dire : "j'ai déjà donné". En fait, il est sans doute important qu'il puisse dire : "j'ai encore à donner", d'où l'extraordinaire importance de ces rôles vagues dont nous avons évoqué l'intérêt. Enfin, il y a certainement une prévention qui réside dans toute une stratégie de vie. Une vie ne devient une existence que si elle est gérée et si son fruit est d'abord un accomplissement personnel.

Le vieillissement, en dehors des catastrophes pathologiques, est bien dans la ligne de tout ce qui l'a précédé. Si on réussit à éliminer de la conscience et de l'inconscient à venir tous les stéréotypes liés à l'âge, et si les individus apprennent davantage l'autonomie, il pourrait en résulter un véritable rajeunissement psychologique qui éviterait que le vieillissement devienne à la fois pour les individus et le groupe social une charge insupportable.

Tout ce qui peut être fait en faveur de cette autonomisation, de cette sagesse de vie, tant à partir des recherches biologiques que des actions psychologiques et sociales, peut concourir à ce résultat. C'est un vaste programme qui, à chaque instant, doit nous rappeler que ce n'est pas quand la vieillesse est déclarée qu'on peut y remédier. Les scénarios sont connus, les acteurs aussi, peut-être faut-il changer la pièce !

Yves PELICIER

Yves PELICIER a reçu en janvier 1985
le Prix Médecine et Culture de l'Ins-
titut des Sciences de la Santé.